

monstrueux... monstrueux !... Eh bien, certes, je ne dirai pas que le mariage soit un état de pure félicité ;... néanmoins, c'est encore ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'ici pour jouir honnêtement de la vie entre gens comme il faut... Tu es à la fleur de l'âge... tu es fort agréable à voir... fort agréable !... et tu ne perdras rien, par parenthèse, quand tu sera juponnée un peu plus haut par derrière, avec un pouf convenable ; car tu ne sais même plus ce qui se porte, ma pauvre chatte... Tiens, vois ! ce sont des horreurs... Enfin, que veux-tu, il ne faut pas se faire remarquer... Bref, je voulais te dire que tu as encore tout ce qu'il faut et même plus qu'il ne faut pour fixer un mari, si tant est qu'il y en ait de fixes, ce que j'aime à croire... Il faudrait, d'ailleurs, désespérer absolument de la Providence, si elle ne nous réservait pas quelques compensations après toutes nos épreuves... C'est déjà un signe manifeste de sa bonté que tu aies repris ton embonpoint, ma pauvre mignonne ! Embrasse ta mère... Voyons, quand marions-nous cette jolie femme ?

Il n'y avait nulle exagération maternelle dans les compliments que la baronne adressait à Clotilde. Tous Paris avait pour elle les yeux de sa mère. Elle n'avait jamais été si attrayante, et elle l'avait toujours été infiniment. Sa personne, reposée dans la paix de son deuil, avait alors l'éclat d'un beau fruit mûr et frais. Ses yeux noirs d'une tendresse timide, son front pur encadré dans des nattes magnifiques et vivaces, ses épaules de marbre rose, sa grâce spéciale de jeune matronne à la fois belle aimante et chaste, tout cela, joint à une réputation intacte et à soixante mille francs de rente, ne pouvait manquer de susciter des prétendants. Il en surgissait effectivement une légion. La raison, l'opinion même, qui avait rendu justice à son mari et à elle, la poussaient à de secondes noces. Ses sentiments particuliers, qu'elle qu'en fût la délicatesse naturelle, ne semblaient pas devoir être un obstacle, car il n'y avait rien que de vrai dans son cœur. Elle avait été fidèle à son mari, elle avait donné des larmes amères à ce triste compagnon de sa jeunesse ; mais il avait fatigué et usé son affection, et, sans jamais s'associer aux récriminations posthumes de sa mère contre M. de Trécœur, elle sentait qu'elle n'avait plus d'autre devoir envers lui que la prière.

Il y avait cependant de longs mois qu'elle était veuve et elle continuait d'opposer aux sollicitations de la baronne une résistance dont celle-ci cherchait vainement la raison mystérieuse. Elle crut un jour l'avoir découverte.

— Avoue la vérité, lui dit-elle. tu as peur de contrarier Julia. Ah ! pour ceci, ma fille, ce serait de la folie pure... Tu ne peux avoir de ce côté aucun scrupule sérieux. Julia sera très riche de son chef et n'aura aucun besoin de ta fortune. Elle se mariera elle-même dans trois ou quatre ans (je souhaite bien du plaisir à son mari, par parenthèse !) ; et vois un peu dans quelle jolie situation tu te trouveras... Mais mon Dieu, nous n'en aurons donc jamais fini ? Après le père, voilà la fille maintenant... Eh ! mon Dieu, qu'elle fabrique des chappelles avec les portraits et les éperons de son père tant qu'elle voudra, ça la regarde ; ce n'est pas moi qui lui ferai concurrence, bien certainement ; au moins, qu'elle nous laisse vivre ! Comment ! tu ne pourrais pas disposer de toi sans lui demander la permission ? Alors, si tu es son esclave, ma chère petite, mets-moi à la porte ! tu ne saurais rien faire qui lui soit plus agréable, car elle ne peut pas me sentir, ta fille !... Et puis enfin, de bonne foi, qu'est-ce que ça peut lui faire que tu te rema-

ries ? Un beau-père n'est pas une belle-mère... c'est tout à fait différent. Eh ! mon Dieu, son beau-père sera charmant pour elle... tous les hommes seront charmants pour elle... je lui prédis cela : elle peut-être tranquille !... Enfin conviens-en, c'est là ce qui t'arrête ?

— Je vous assure que non, ma mère, dit Clotilde.

— Je vous assure que si, ma fille... Eh bien, voyons, veux-tu que je parle à Julia, moi, que j'essaie de lui faire entendre raison ?... J'aimerais mieux lui donner le fouet, mais enfin !...

— Ma pauvre chère maman, reprit Clotilde, faut-il tout vous dire ?

Elle vint se mettre à genoux devant la baronne.

— Certainement, ma fillette, dis-moi tout ;... mais ne me fais pas pleurer, je t'en supplie !... Est-ce très-triste, ce que tu as à me dire ?

— Pas très-gai.

— Mon Dieu !... Enfin, dis toujours.

— D'abord, ma mère, je vous avoue que je n'éprouverais personnellement aucun scrupule à me remarier...

— Je crois bien... Comment donc ! Il ne manquerait plus que cela !

— Quant à Julia, que j'adore, qui m'aime bien et qui vous aime bien aussi, quoi que vous en disiez...

— Persuadée du contraire, dit la baronne. N'importe. Poursuis.

— Quant à Julia, j'ai plus de confiance que vous dans son bon sens et dans son bon cœur ;... malgré la tendresse exaltée qu'elle conserve pour son père, je suis sûre qu'elle comprendrait, qu'elle respecterait ma détermination, et qu'elle ne m'en aimerait pas moins, surtout si son beau-père ne lui était pas personnellement antipathique ; car vous connaissez la violence de ses sympathies et de ses antipathies...

— Si je la connais ! dit amèrement la baronne. Eh bien, il faut lui donner une liste de ces messieurs, à cette chère petite, et elle fera elle-même ton choix.

— C'est inutile, ma bonne mère, dit Clotilde. Le choix est fait par la principale intéressée, et je suis certaine qu'il ne serait pas désagréable à Julia.

— Eh bien, alors, ma mignonne, cela va tout seul !

— Hélas ! non. Je vais vous dire une chose qui me couvre de confusion... Parmi tous les hommes que nous connaissons, le seul qui me plaise enfin, est aussi le seul qui n'ait jamais été amoureux de moi.

— Alors, c'est un sauvage ! ça ne peut être qu'un sauvage !... Enfin, qui est-ce ?

— Je vous l'ai dit, ma pauvre mère, le seul de nos amis qui ne soit pas amoureux de moi...

— Bah ! qui ça ?... Ton cousin Pierre ?

— Non... mais vous brûlez.

— M. de Lucan ! s'écria la baronne. Ça devait être c'est la fleur des pois ! Mon Dieu, ma chère petite, que nous avons donc les mêmes goûts toutes deux ! Il est charmant, ton Lucan, il est charmant... Embrasse-moi... Ne cherche plus, ne cherche plus ; voilà notre affaire positivement !

— Mais, ma mère, puisqu'il ne veut pas de moi !

— Bon ! il ne veut pas de toi à présent... Quelle histoire ! qu'en sais-tu ? Lui as-tu demandé ? D'ailleurs c'est impossible, ma chère petite... vous êtes faits l'un pour l'autre de toute éternité. Il est charmant, distingué, comme il faut, riche, spirituel, tout enfin, tout !

— Excepté amoureux, ma mère.

La baronne se récriant de nouveau contre une si forte invraisemblance. Clotilde lui mit sous les yeux une série de faits et de détails qui ne laissait point de pla-